

Elisabeth Godart - Jean-Pierre Benard

La deuxième naissance ou comment les processus identificatoires assurent un marquage vital du corps premier

Pour l'enfant, sa deuxième naissance est corrélative du processus mythogénétique avec lequel se construisent : et sa représentation du monde, et sa place dans cette représentation. Nous sommes là au cœur de tout ce qui va alimenter la clinique psychanalytique. Nous sommes d'une manière constante confrontés à des situations complexes qui s'organisent pour chaque sujet avec ce qu'il a reçu comme place dans le mythe socio-familial qui l'a fait naître, de quelque culture qu'il s'agisse, et ce qu'il en aura fait dans l'élaboration de son propre mythe individuel.

¹ Elisabeth Godart et Jean-Pierre Benard, *Freud, Lacan... Quel avenir? Aggiornamento pour la psychanalyse*. L'Harmattan, 2007.

Les remises en cause de Lacan dans ses derniers séminaires ouvrent une nouvelle réflexion sur les fondements même du champ théorique de la psychanalyse, c'est là le point de départ de notre travail¹.

Distinguons l'existence d'un certain nombre de processus inconscients que Freud a découverts tels que le transfert, la répétition, la dénégation, le refoulement, le déplacement, la forclusion, etc., et, par ailleurs, la théorie du sujet. Pour dire les choses simplement, la notion de sujet concerne cette dynamique relationnelle qui doit permettre à un nouveau-né d'assumer, plus tard, une place d'adulte dans la communauté où il a vu le jour.

Dans l'optique freudienne, le développement d'un enfant est fondamentalement lié à une certaine structure familiale composée nécessairement d'une femme et d'un homme avec une répartition spécifique et immuable des rôles et fonctions. Elle s'appuie sur une hiérarchisation sexuée fondatrice. Nous pensons que cette famille freudienne répond à la norme en vigueur au XIX^e siècle que les historiens désignent sous le nom de : *familialisme patriarcal* qui n'est en fait qu'une modalité parmi bien d'autres d'organisation socio-familiale. Socio-familiale parce que chaque type dominant de famille est une production sociétale et non l'inverse.

Poser ainsi la question du sujet dans son rapport avec des systèmes de production diversifiés quant à leur contenu nécessite de réinterroger nos assises théoriques pour ses conséquences cliniques. Le point majeur est le suivant : si le *familialisme patriarcal* constitue la base structurale et universelle pour le devenir humain, alors la théorie du sujet freudien se présente comme un réel irréductible. Par cont-

re, s'il est démontrable que cette typologie est une parmi d'autres alors sa dimension de réel référentiel chute et nous avons alors à faire à un des dispositifs organisationnel de la relation, un possible parmi d'autres, là où existe dans le monde humain une grande diversité dans les façons de faire lien social et de transmettre la culture.

Mais souligner ainsi les variations n'évacue pas pour autant qu'existent des régularités qui se présentent comme des invariants. Par exemple, il n'existe pas de société humaine qui ne fonctionne sans un corpus textuel qu'il soit oral ou écrit, lequel donne sens à la vie et organise les places et les pouvoirs de chacun. C'est cet ensemble complexe que nous nommons prothèse mythique en ce qu'elle vient compléter au déficit instinctuel de l'humain tout en lui permettant, grâce au langage, un autre mode de transmission et de stockage des apprentissages et des acquisitions. Pour parler comme Althusser, nous dirions que le mythe, comme *super structure* renvoie au fait que l'humain n'existe qu'avec cette matrice mythogénétique capable avec le langage de fabriquer de l'imaginaire symbolisable, condition même de l'humanité. C'est avec cette capacité mythogénétique que l'humain crée cette instance supérieure qui parle le mythe du sujet et que la psychanalyse nomme grand Autre et que les religions placent sous les auspices d'une multitude de divinités dont les caractéristiques qui leurs sont attribuées délivrent en retour des assignations identificatoires spécifiques de chaque culture.

C'est de cette instance *grand Autre* que le sujet va faire dépendre sa destinée et à laquelle il doit obéissance et respect et plus encore : son identité ! Qu'est ce qui a amené l'humain partout, mais sous des formes différentes, et en fonction d'un *formulisme mutant* comme dirait Jacques Dournes, c'est-à-dire avec des variations, des déformations, des métissages, des ajouts autour de régularités, à créer cette instance ? Sans doute ce processus est-il lié à l'apparition du phénomène langagier.

Chez l'humain la transmission, de type culturelle, est en quelque sorte exo-corporelle, elle échappe au génétique mais en demeure un complément indispensable. C'est cette transmission non génétique, même si elle est dans ses fondements formels génétiquement ordonnée, qui rend certaines sociétés si flexibles, mouvantes. Ce sont les ouvertures que permet le langage qui font la différence majeure entre les sociétés humaines et les sociétés de grands singes. Dans ces dernières l'absence d'appareil langagier limite de beaucoup la capacité de stockage et surtout de mémorisation et d'intégration de concepts, c'est-à-dire l'accumulation de visions du monde transmissibles comme le sont les mythes fondateurs auxquels appartiennent les religions.

Ce que nous avons appelé prothèse mythique résulte du processus mythogénétique, c'est-à-dire d'un processus physiologique de fabrication de mythes fondateurs qui est propre à ce que nous appelons : humain. Ce processus mythogénétique n'a pas vraiment été identifié comme tel car jusqu'à présent la causalité humaine a été pensée selon deux extrêmes, soit en réduisant l'humain à son corps et une série de possibilités comportementales directement liées à son patrimoine génétique, soit en en faisant le produit d'une transcendance divine excluant par-là que l'humain ait pu être l'inventeur de cette transcendance. Nous sommes donc confrontés à une conception strictement matérialiste d'un côté et de l'autre à une conception spiritualis-

te ou magique. Mais dans les deux cas nous avons affaire à des visions du monde, de l'humain, et de l'humain dans le monde qui dépendent de la nouveauté évolutive que représente sa capacité réflexive liée au langage, capacité de se penser, de se représenter et de symboliser, de théoriser en fabriquant des vérités... relatives ou éternelles.

Les mythes, nécessités irréductibles du vivant humain, résulte donc de ce que nous avons nommé processus mythogénétique qui se situe au carrefour entre matérialisme et spiritualisme. Il renvoie à ce que nous ne sommes pas les seuls à nommer : la *deuxième naissance*.

A quel âge un enfant entre-t-il, pour lui-même, dans le cadre de cette deuxième naissance? Tout d'abord il faut préciser que cette entrée est diversement préparée par l'ensemble de ce que l'on appelle les interactions précoces avec le nouveau-né. Elles constituent les fondations neuropsychologiques sur lesquelles se construit l'identité signifiante de l'enfant. La nomination est une chose, un enfant d'un an sait que l'énoncé de son prénom le concerne lui. Mais ce n'est pas encore une identité signifiante. Ce même prénom prendra peu à peu une toute autre valeur à partir de l'entrée plénière de l'enfant dans le langage et avec ce langage dans toutes les fonctions relationnelles que celui-ci permet. L'enfant va alors commencer à appartenir à un réseau à l'intérieur duquel son prénom ne se contente plus de le nommer mais aussi de lui assigner une place identitaire particulière par rapport aux différents cercles de ses proches ainsi qu'avec les personnes étrangères au groupe familial. Ce réseau relationnel institue un ordre familial, parental et social à l'intérieur duquel l'identité du sujet devra subir progressivement un certain nombre de mutations pour le conduire à une place d'adulte capable d'assumer cette place dans le champ social qui est le sien. Le sujet se constitue ainsi avec ce qu'il reçoit et ce qu'il est capable d'en faire. Cette élaboration renvoie à ce que nous nommons : processus mythogénétique.

Autrement dit, et pour l'enfant, sa deuxième naissance est corrélative du processus mythogénétique avec lequel se construisent : et sa représentation du monde, et sa place dans cette représentation. Nous sommes là au cœur de tout ce qui va alimenter la clinique psychanalytique. Nous sommes d'une manière constante confrontés à des situations complexes qui s'organisent pour chaque sujet avec ce qu'il a reçu comme place dans le mythe socio-familial qui l'a fait naître, de quelque culture qu'il s'agisse, et ce qu'il en aura fait dans l'élaboration de son propre mythe individuel.

En résumé : le changement de paradigme auquel nous contraint la notion de mythes, au pluriel, et de l'existence d'un processus mythogénétique ne nous autorise plus à nous servir d'un mythe particulier pour interpréter tous les autres, démarche qui serait qualifiée alors d'ethnocentrique. Un mythe fondateur n'est pas quelque chose que l'humain fabriquerait en plus. C'est une construction vitale, langagièrement et juridiquement ordonnée qui donne existence et sens à l'humain. Nous devons considérer que l'indispensable processus mythogénétique qui affecte le genre humain est corrélatif de la deuxième naissance comme effet de cette chose mystérieuse que nous nommons *évolution des espèces*, tel un réel bien énigmatique.

Dans la mesure où tous les mythes s'auto définissent par l'entremise de ce que l'on appelle : grand Autre, ils sont toujours vrais, tautologiques. Tous les mythes sont donc vrais. Ils définissent autant de *réalités* qui sont autant d'interprétations du *réel* qui, lui, ne dit rien. La

conséquence de l'existence d'une interface mythique chez tout humain, implique que nous sommes tous des croyants en la vérité délivrée par nos propres mythes. Vérité complexe car les mythes individuels, comme les mythes communautaires, se constituent à partir de l'enchevêtrement, de l'hybridation, des éléments mythiques des environnements socio-familiaux. Du coup, il ne nous est plus possible, comme analystes, de nous en tenir à un unique système normatif comme référence interprétative.

Il s'agira, par exemple, de rendre accessible au sujet tout le champ des prescriptions et des proscriptions transmises qui règle son mythe individuel et conditionne ses croyances à la base de ses élans affectifs et désirants. Car derrière l'affect qui nous fait éprouver comme vraies nos certitudes, restent masquées les processus de transmission et de transformations insues. Entre le domaine des prescriptions et proscriptions d'une part, et d'autre part leur compréhension, leur intégration, leurs remaniements, se situent des mécanismes de refoulement et autres mécanismes inconscients tels que Freud les a conceptualisés. Par exemple, un sujet peut avoir effacé certaines prescriptions avec des arguments conscients qui masquent d'autres motifs, ou, à l'inverse, un sujet peut avoir censuré des incohérences dans le discours transmis qui ne vaudraient que comme des détails non significatifs, et ceci afin de ne pas troubler l'ordre dans lequel il est pourtant inconfortablement installé.

La parole inconsciente, parole qui échappe à la perception renvoie à ce que Lacan énonçait du sujet qui reçoit du grand Autre son propre message sous une forme inversée, sous l'effet d'une parole silencieuse. Autrement dit, je ne puis me dire tel que je crois être, que parce j'en ai reçu, sans le savoir, cette évidence du grand Autre. Ce grand Autre qui parle silencieusement le texte insu, est une instance virtuelle, c'est Personne avec un P majuscule que le sujet aura constitué avec ce qu'il aura reçu du premier cercle de ses proches selon l'axe de cette alchimie complexe que nous nommons : processus mythogénétique. C'est l'existence de cette instance, contenant ce que Freud nommait Surmoi, qui donne parfois au sujet la fausse perception d'une présence, qu'il y a là quelqu'Un, ce quelqu'Un qui se présente comme l'Auteur avec un A majuscule, sans lequel, quoiqu'il en soit, il n'y aurait pas eu deuxième naissance.

C'est avec une mythologie comparée, et non plus avec le seul mythe freudien, que nous pourrions alors concevoir les fonctions communes à tous les mythes, celles d'articuler : réel du corps, organisation symbolique du langage et imaginaire du sens. Pour en donner un exemple des plus importants dans la clinique, prenons la notion de *famille*, les nominations *père* et *mère*. Ils ne renvoient pas aux mêmes connotations selon les époques et les lieux. Par ailleurs une même terminologie viendra masquer la diversité des références sociétales et individuelles ainsi que leur fonctionnement. Si toutes les cultures font une place à la *fonction parentale*, son effectivité elle, sera variable d'un groupe à l'autre en termes d'autorité ou encore en termes de garde d'enfant lors des séparations. Tout comme la survenue d'un enfant de sexe féminin sera diversement accueilli selon les cultures : fêtée dans des sociétés andines bien plus qu'en Inde. Disons que la pièce qui se joue dans les théâtres communautaires n'attribue pas les mêmes rôles à chacun des sexes.

Les erreurs de Freud furent de deux ordres, d'une part d'avoir fondée son anthropologie sur une dichotomie préhistorique: nature/culture, où la nature représentait la mère en tant qu'instance oedipianisante mortifère et le père la fonction vitale culturelle juridiquement humanisante. Rien de tel n'est démontrable. La deuxième erreur consiste à avoir confondu deux choses: le principe patriarcal comme principe supposé premier d'une part, avec d'autre part l'un des mythes comme application possible de ce principe pour lequel le principe est son point de verrouillage, c'est-à-dire le mythe familialiste du XIX^e siècle. Pour Freud, il n'existait qu'une seule version possible du mythe patriarcal produisant ainsi une impasse quant à la multiplicité et diversité des versions possibles. En fait, le principe patriarcal, principe supposé premier, n'est en tant que tel qu'un pur principe de pouvoir sexué, mâle transmissible et qui, en tant que tel, ne dit absolument rien quant à son contenu, ou plutôt rien quant à la multiplicité de ses contenus possibles et auxquels nous sommes confrontés dans la clinique et dans le social. Ce qui signifie que les dysfonctionnements observés ne relèvent pas nécessairement d'un non respect du commandement premier de tel mythe fondateur, de son principe de fermeture, mais le plus souvent de la manière dont fonctionnent les prescriptions et proscriptions qui l'accompagnent et auxquels, en fait, le principe premier lui-même appartient. C'est le processus mythogénétique qui est à l'origine de cette diversité. La psychanalyse n'est ainsi pas la pratique qui devrait reconduire le sujet dans le droit d'un principe unique qui n'existe pas, mais la pratique qui remet au travail le processus mythogénétique de chaque sujet là où ce sujet se trouve pris au piège dans le champ de ses identifications, et quelque soit le mythe auquel il appartient.

Nous sommes régulièrement confrontés à des butées, à ce que nous nommons des *fractures d'accompagnement*, qui peuvent concerner chacune des étapes qu'un sujet doit franchir pour accéder à l'une des places aimables et désirantes que tel mythe lui propose. C'est une question cruciale qui se pose souvent d'une manière explosive au moment de l'adolescence ou chez le jeune presque adulte confronté à l'impossibilité de se concevoir un devenir avec effondrement de l'identité factice qui l'avait tenu hors de l'eau jusqu'alors. Quelle place peut occuper l'analyste dans ces franchissements non accomplis, et pour quelle direction ?

La dialectique des mutations identitaires est au cœur de la pratique analytique. La dynamique de l'équivoque demeure un point central de nos interventions, non par rapport à la référence normative phallique qu'elle contiendrait, mais relativement à la possibilité qu'elle offre pour un sujet, et pas à n'importe quel moment de la cure, de recomposer son élan identitaire, tel un acte de recréation. Ajoutons que toute inscription dans tel mythe implique un fait de renonciation fondatrice. Dans le mythe familialiste, la *renonciation fondatrice*, que l'on appelle dans ce mythe: *castration*, est articulée au complexe d'oedipe. D'une manière générale et formellement désenclavée du mythe patriarcal, disons que le phénomène constant de *renonciation fondatrice* enjoint au sujet de n'être que ce qu'il lui est prescrit d'être et rien d'autre. Cette renonciation est articulée aux points de verrouillage des mythes qui sont toujours, dans le même temps, des possibles points de déverrouillage, pour autre chose. C'est avec ces points que s'organisent la possibilité de fermeture ou d'ouverture des composantes iden-

tificatoires du sujet, l'éventuelle possibilité d'une autre forme de croyance, de conversion.

Le maître qui conduit quelqu'un en analyse est toujours en relation avec la problématique identitaire: Qui suis-je pour ce qui s'est établi pour moi comme grand Autre? Qu'en résulte-t-il quant à la manière dont je peux aimer et être aimé, désirer et être désiré? M'inscrire dans le champ social et à quelle place? Ce sont des questions de cet ordre qui assiégent l'analysant et qui concerne l'identification qui l'anime secrètement le conduisant dans sa vie de relation, mais avec quels autres, dans quels buts, au voisinage de quelle mort?

Prenons l'exemple d'un patient qui en aura été à sa énième tranche d'analyse. Tranches traversées par des crises d'une grande violence, émaillées de moments confusionnels et à chaque fois rompus brutalement. Ce ne fut pourtant pas faute d'avoir été trituré dans tous les sens d'une problématique œdipienne, qui par parenthèse n'est qu'une forme particulière d'attachement à ses proches, que ce patient continuait de présenter les mêmes difficultés. Sous des dehors banalisés, son environnement parental et familial présentait en fait de graves dysfonctionnements. Mais, la question était ailleurs. Comment à l'intérieur de ce contexte, dont il pu dénoncer les errements, s'était-il en fait constitué? Il ne suffit pas que quelqu'un puisse repérer les perturbations de ses proches pour que, comme on dit, il puisse prendre de la distance. La question n'est pas là. Le problème se situe au niveau de la manière dont se seront organisées les identifications constituantes du sujet à l'intérieur de ce contexte, et ceci quelque soit le type de discours qu'il est susceptible de tenir dans l'après coup sur ce contexte. Identifications qui ne résultent pas seulement de ce que le sujet aura reçu: identités prescrites, mais aussi de l'identité que le sujet se sera implicitement construite sur la base des identités prescrites et sur la manière dont ses autres proches, éventuellement à leur insu, se sont comportés avec l'enfant et avec laquelle il aura conclu: *donc...* je suis ceci ou cela. Conclusion jusqu'alors informulée. Il advint un jour, au décours d'une nouvelle crise qu'apparu un signifiant qui prêtait à une équivoque sémantique laquelle faisait apparaître une identification en même temps qu'une modalité relationnelle avec laquelle il avait vécu sans vraiment le réaliser. Ce ne fut qu'à partir du moment où ce signifiant apparut qu'il fut possible de le saisir autrement que comme un état de fait massif pour ses conséquences inéluctables. Ce ne fut qu'à partir de ce moment qu'il commença de devenir possible de faire de cette identité massive et insue une identité signifiante comme résultat d'un processus et non plus comme un irréductible réel.

Nous n'étions plus tout à fait ici dans le cadre des identités prescrites, mais dans le registre des identités induites, déduites et construites par le sujet lui-même comme réponse à une situation donnée à un moment donnée de son histoire. Cette histoire s'inscrit à la conjonction de la complexité d'un mythe fondateur, d'un texte socio-familial et de ce que le sujet en aura implicitement produit quant à son identité.

Pourquoi la psychanalyse fonctionne-t-elle? Parce que dans leur majorité et dans leur pratique les analystes ne conduisent pas les cures avec le sujet de la théorie mais avec quelqu'un. Ils s'avèrent être à l'écoute de l'énigmatique singularité de chacun. Qu'est-ce que cette énigmatique singularité de chacun sinon la manière dont chacun, avec ce

qu'il aura reçu, aura élaboré avec son propre processus mythogénétique, son propre texte insu, son mythe recélé en ce lieu virtuel, cette instance nommée grand Autre.